

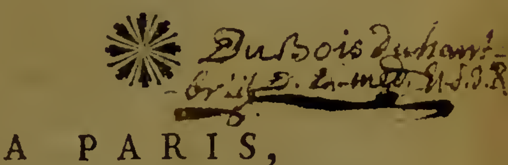




Dubois Du haut Creil
D. méd. et Sr du R.

ÉLÉMENS DE MÉDECINE, EN FORME D'APHORISMES;

Par M. Barbeu du Bourg, Docteur & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société royale de Médecine de la même Ville, de la Société royale de Montpellier, de la Société médicale de Londres, de l'Académie des Sciences de Stockolm, & de la Société philosophique de Philadelphie.



A PARIS,
Chez P. Fr. Didot, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.



EXTRAIT

Des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés de lui rendre compte d'un Ouvrage de M. Barbeu du Bourg, intitulé *Elémens de Médecine.*

Cet Ouvrage eſt diviſé en quatre Parties, & chaque Partie eſt partagée en Sections. Chacune de ces Sections contient pluſieurs Aphoriſmes clairs & concis, & que l'on peut regarder comme autant de principes certains. Quelques-uns ſont tirés d'Hippocrate : tels ſont ceux de la cinquième Section de la troiſième Partie, & un grand nombre de ceux qui compoſent la ſeconde Section de la même Partie de l'Ouvrage. Perſonne n'a ſu, juſqu'à préſent, mieux imiter le ſtyle précis & laconique du père de la Médecine. Tous les Aphoriſmes de l'Auteur ſont faciles à entendre, aiſés à retenir, dignes d'être retenus, & contiennent un grand ſens en peu

de mots. Cet Ouvrage fera de la plus grande utilité aux jeunes Médecins, qui y apprendront beaucoup, & aux gens du monde qui sûrement le liront avec plaisir, & y trouveront d'excellens préceptes d'Hygiène. Nous pensons en conséquence que la Société doit approuver le travail de M. Barbeu du Bourg, & qu'elle doit l'inviter à le publier au plus tôt sous le privilège de la Compagnie.

Signé, POISSONNIER & ANDRY.

Après la lecture du Rapport avantageux, rédigé par MM. Poissonnier & Andry, sur un Ouvrage de M. Barbeu du Bourg, intitulé *Elémens de Médecine*, la Société a pensé que cet Ouvrage étoit digne de son approbation, & d'être imprimé sous son privilège.

Fait au Louvre, dans la Séance du 3 Novembre 1779.

VICQ d'AZYR, Secrétaire Perpétuel.

ÉLÉMENS



ÉLÉMENS DE MÉDECINE, EN FORME D'APHORISMES.

PRÉLIMINAIRES.

1. La vie eſt un paſſage laborieux: la naiſſance & la mort en ſont la porte d'entrée & la porte de ſortie. De l'une à l'autre la pente eſt gliſſante. . . . . .

2. Peu d'hommes jouiſſent d'une ſanté inaltérable; & à peine en eſt-il un ſeul dans tout un peuple, qui atteigne le bout de la carrière que la nature a

aſſignée à l'homme. Mais la plupart d'entr'eux ſe ſont fait eux-mêmes les maux dont ils accuſent la nature. . . .

3. Les tempéramens ne ſont point l'ouvrage de la pure nature. Nos parens ont contracté des infirmités par leurs fautes, & nous en ont tranſmis les germes, auxquels nous en ajoutons d'autres. De-là une infinité de combinaiſons & de tempéramens divers, moitié héréditaires & moitié factices, qui ne ceſſent de ſe compliquer de plus en plus à meſure que les hommes s'éloignent de leur commune origine. . . .

4. L'homme d'un âge mûr n'a pas moins de plaiſir à s'étudier, que d'intérêt à ſe connoître lui-même, ſa nature, ſes facultés, ſes misères & ſes reſſources. L'étude propre de l'homme eſt l'homme. . . . .

5. L'objet de la Médecine eſt d'aider l'homme à conſerver la vie, la

ſanté, & la bonne harmonie de l'eſprit & du corps, autant & auſſi long-temps que ſa nature le comporte....

6. Un bon & honnête Médecin eſt un ami d'un grand prix. Rien n'eſt plus conſolant pour un malade que de s'entretenir de ſes maux avec un homme qui a fait ſon étude de cet objet, & qui prend intérêt à ſon état....

Mais tous ceux qui font profeſſion de Médecine ne ſont pas Médecins.

7. Jeune homme qui vous dévouez à la Médecine, écoutez & méditez cet Aphoriſme de notre premier & plus grand Maître: . . . .

La vie eſt courte & l'art eſt long, l'occaſion fugitive, l'expérience périlleuſe, le jugement difficile. D'ailleurs il ne ſuffit pas de faire ce qui convient; il faut encore y faire concourir & le malade, & les aſſiſtans, & les choſes extérieures. Hipp. ſect. j, aph. 1.

8. Les Ecrits d'Hippocrate ſont le monument le plus reſpectable de la ſageſſe antique.

Chacun de ſes Aphoriſmes eſt le précis d'une longue ſuite d'obſervations intéreſſantes. Il faut pourtant avouer que tous ne ſont pas également précieux : quelques-uns ne ſont applicables qu'à ſon propre pays ; quelques autres ſont devenus obſcurs ; d'autres ont été corrompus en paſſant par les mains d'une infinité de Copiſtes ; d'autres enfin ont été mis ſous ſon nom par des Ecrivains qui n'avoient pas la moindre étincelle de ſon génie...

9. Le génie d'Hippocrate eſt admirable & incommunicable : ſa manière eſt très-imitable ; & on ne ſauroit ſe propoſer un meilleur modèle. Depuis ſon temps, il s'eſt fait dans la Théorie beaucoup de découvertes plus brillantes, dans la Pratique très-peu d'obſervations auſſi pures que les ſiennes.

PREMIERE PARTIE.

PHYSIOLOGIE.

1. Il faut avoir préalablement contemplé avec ſoin la ſtructure & l'action réciproque des diverſes parties du corps humain dans l'état naturel, pour pouvoir juger de ce qui s'en écarte, & y apporter quelque remède. . . . .

2. Le cœur eſt le premier vivant & le dernier mourant de nos organes. On le diſtingue comme un point palpitant, preſque auſſitôt après la conception. C'eſt lui qui entretient le ſang dans un mouvement de circulation continuelle. . . . .

3. Le poumon, oiſif dans le fœtus, entre en exercice au moment de la naiſſance. . . . .

4. Le diaphragme, placé entre la

poitrine & l'abdomen, fait l'office de balancier. . . . .

5. La chaleur vitale provient vraiſemblablement d'un mouvement inteſtin fort analogue à la fermentation, & qu'il ne faut pas confondre avec le mouvement progreſſif du ſang. . .

6. L'air de la reſpiration tempère la chaleur vitale; ce qui n'eſt pas moins eſſentiel à la vie. . . . .

7. L'air reſpiré s'altère dans les poumons; il s'y échauffe, & s'y impregne d'une vapeur acidule, qu'il emporte avec lui au dehors. . . . .

8. L'organe du toucher, qui eſt le premier de nos ſens, eſt répandu ſur toute l'habitude du corps; la tête eſt le ſiège des organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat & du goût : tous les cinq tirent leur origine ou leur énergie de la baſe du cerveau. . . . . . .

La vue, l'ouïe & l'odorat recueillent

les ſenſations de plus loin; le toucher & le goût nous offrent les plus sûres.

9. L'ame humaine a ſon ſiège dans une profondeur impénétrable, d'où elle influe ſur tout, & compatit à tout. Des eſprits, inviſibles comme elle, coulent-ils à ſes ordres dans les nerfs? Eſt-ce par leur miniſtère qu'elle agit ſur le corps, & que le corps réagit ſur elle? C'eſt un grand myſtère.

10. Le corps de l'homme perd continuellement; & il dureroit moins que ſes vêtemens, s'il n'étoit pas doué de la faculté de réparer ſes pertes.

11. La faim vient de temps en temps nous avertir que notre corps a beſoin de réparation, & la ſoif nous inſinue que les alimens ont beſoin d'un véhicule délayant. . . . .

12. L'appétit & le goût ont été donnés à l'homme; l'un pour déterminer le temps & la quantité de ſa

nourriture, & l'autre pour en diriger le choix. . . . .

13. La matière nutritive eſt inerte par elle-même. C'eſt l'affaire des corps vivans de s'en faire l'application. . . .

14. L'eſtomac eſt une eſpèce de cucurbite, où la nature entretient continuellement autant de chaleur & d'humidité qu'il en faut pour opérer doucement la digeſtion des matières que l'on ſoumet à ſon action. . . . . .

15. Des alimens digérés ſe forme le chyle; une ſeconde digeſtion convertit le chyle en ſang; & une troiſième enfin extrait de la maſſe du ſang une lymphe nourricière. . . . .

16. Un marc, une lie, une vapeur, ſont les excrémens de ces trois digeſtions ſucceſſives. La matière ſtercorale eſt exprimée par l'anus; l'urine coule de la veſſie; la tranſpiration exſude de la peau d'une manière inſenſible. . .

17. Il ne ſuffit pas pour une excrétion que l'organe ſoit en bon état, & la matière ſur laquelle il doit agir bien préparée; il faut encore qu'il ſoit ſtimulé, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement. . . . .

18. La vue d'un mets friand, ou d'un mets dégoûtant, ou d'un objet triſte, ou d'un objet terrible, ou d'un objet aimé, affectent ſingulièrement chacune un organe différent. . . oüy.

19. Des membres forts & ſouples ſont attachés au corps de l'homme, afin de ſubvenir, par leur travail, à tous ſes beſoins : plus il les exerce, & mieux ils valent. . . . . oüy.

20. Afin de pouvoir vaquer tranquillement à la ſécrétion des liqueurs vitales, & à leur diſtribution régulière, la nature appelle le ſommeil pour ſuſpendre pendant quelque temps l'ac-

tion des organes de nos ſens, & les mouvemens de nos membres. . . . . .

21. Tous les viſcères, tous les organes corporels entrent ſucceſſivement en fonction. Les parties de la génération ſont les plus tardives de toutes, parce que ce grand ouvrage eſt le complément de l'économie animale. . , Lorſqu'il ne manque plus rien à l'individu, il eſt temps qu'il commence à travailler pour l'eſpèce. . . . .

22. Le corps d'un enfant eſt tendre & ſuſceptible d'extenſion; les alimens qu'il prend doivent ſervir non-ſeulement à ſon entretien, mais encore à ſon accroiſſement. . . . . viij

23. L'enfant grandiſſant, ſe fortifie à proportion; ſon corps devient plus denſe, moins extenſible à meſure qu'il approche de la puberté, & enfin il ceſſe tout-à-fait de s'accroître. . . . . . .

24. L'homme formé ne pouvant plus

grandir, & élaborant plus de ſuc qu'il n'en a beſoin pour ſon propre entretien, il eſt dès-lors appelé au mariage, & rappelé de temps en temps au devoir conjugal. . . . .

25. Le corps de la femme parvient par les mêmes gradations, & même un peu plus tôt, au terme de ſon accroiſſement; & dès-lors le ſuperflu des ſucs, qu'elle continue à élaborer, eſt deſtiné, par la nature même, à nourrir alternativement un fœtus ou un enfant; & cela, depuis l'âge de puberté juſqu'aux approches de la vieilleſſe. . . . .

26. A l'âge de puberté, il commence à ſe faire dans nos corps un nouveau genre d'élaboration plus exquiſe, dont l'aiguillon doux & puiſſant nous fait ſentir que la vie a été donnée en uſufruit aux individus de l'un & de l'autre ſexe, à la charge de la tranſmettre à

d'autres, & de concourir ainſi à perpétuer le genre humain. . . . .

27. A meſure que les hommes avancent en âge, leurs fibres ſe roidiſſent, le calibre de leurs vaiſſeaux diminue, & il vient un temps où, pouvant à peine aſſimiler autant de ſucs qu'il leur en faut pour leur ſubſiſtance individuelle, ils doivent ménager toutes leurs facultés, afin d'atteindre doucement au bout de leur carrière. . .

28. Au déclin du jour, nos eſprits ſe trouvant conſumés en grande partie, le ſommeil nous gagne doucement; le matin, nos eſprits ſe trouvant réparés, le ſommeil ſe diſſipe aiſément, & un nouveau jour ſe lève pour nous. . . . .

Au déclin de la vie, les eſprits épuiſés ne ſe réparent plus : un dernier ſommeil ſe gliſſe avec la même douceur, la même molleſſe que les précédens; mais il n'admet plus de réveil

comme eux. Voilà la différence qui a fait donner à celui-ci le nom de mort.

29. Qu'eſt-ce donc que la mort, ſinon un ſommeil plus long & plus complet, auquel la Foi ſeule nous fait eſpérer un réveil au dernier jour? . . . .

30. Dans la plénitude de l'âge, & la paix de la conſcience, les approches de la mort n'ont rien d'affreux pour l'homme; ſa ſenſibilité, ſes forces, tout s'émouſſe, tout s'uſe petit à petit: la circulation de ſes liqueurs ſe ralentit, ſe concentre, s'arrête enfin; on le voit baiſſer, pâlir, vaciller, s'éteindre comme une lampe qui achève de conſumer ſon huile. . . . .



SECONDE PARTIE.

HYGIÈNE.

PREMIÈRE SECTION.

1. Il en eſt de la ſanté comme d'un vaſe fragile qui, avec une attention raiſonnable, peut ſe conſerver long-temps; & la ſanté eſt aſſez précieuſe pour mériter une telle attention. . .

2. L'homme, docile à la voix de la nature, & placé dans des circonſtances favorables, peut vivre exempt de maladies juſqu'en l'âge le plus avancé; ſa vieilleſſe ne ſera marquée que par une dégradation inſenſible, ſans aucunes ſecouſſes violentes. . . . .

3. Pour ſe maintenir dans une ſanté conſtante, l'homme doit 1°. appliquer toutes & chacune de ſes parties à leurs uſages propres; 2°. uſer convenable-

ment des choſes qui ſont à ſa portée, pour réparer journellement ſes pertes inévitables. . . . .

4. Heureux celui qui peut, avec un travail modéré, ſe nourrir convenablement à ſa conſtitution, ſe vêtir commodément, habiter dans un air pur, & dormir d'un ſommeil tranquille, & qui a rencontré une compagne ſemblable à lui, d'un âge & d'un caractère aſſortis au ſien !

5. Celui qu'une fortune honnête a mis en état de ſe procurer, à lui & aux ſiens, diverſes commodités au-delà du premier beſoin, & de repouſſer au plus loin les peines & les ſoucis, vivra d'autant plus ſain & d'autant plus heureux, qu'il s'éloignera moins de la ſimplicité naturelle. . . . .

6. Au phyſique comme au moral, la plupart des hommes ſont gâtés par l'éducation qu'on leur donne, & dé-

pravés de plus en plus par la ſociété à laquelle ils ſe livrent. . . . .

Les mœurs & la ſanté ont la plus grande analogie enſemble. . . . . . .

7. Ceux qui ſont habituellement gênés dans l'exercice de quelques-unes de leurs fonctions, ne jouiſſent pas d'une parfaite ſanté; mais qu'ils s'examinent bien, car il eſt à préſumer qu'ils ſe ſont attiré leur diſgrace. . . . . .

8. Nous avons des membres, des viſcères, des ſens, des facultés intellectuelles qu'il nous convient d'exercer tour-à-tour : celui qui en pervertit l'uſage ne mérite pas de vivre; celui qui les laiſſe oiſifs ne vit qu'à demi, & ne mérite pas de ſe bien porter. . . . .

9. Il eſt peu de ſujets qui n'aient quelque partie foible. L'eſtomac eſt la partie foible de la plupart des hommes opulens, de preſque tous les gens de lettres. . . . .

10. Il faut de la modération en tout. Rien de trop, eſt une maxime de la plus grande importance. Le trop d'alimens charge plus qu'il ne nourrit, le trop de repos affoiblit, le trop de bruit aſſourdit, le trop de lumière aveugle.

11. Il faut que chacun connoiſſe ſon propre tempérament, s'il eſt gras ou maigre, plus ſec ou plus humide, plus ſenſible au chaud ou au froid, s'il a le ventre lâche ou ſerré, &c. afin de diriger ſon régime en conſéquence. . .

12. Le meilleur moyen de fortifier ou d'amender ſon tempérament, c'eſt de faire uſage de toutes ſes facultés, d'exercer tous ſes membres, & de ne pas trop circonſcrire ſon régime.

13. *Les choſes auxquelles on eſt habitué depuis long-temps, fuſſent-elles plus mauvaiſes, cauſent ordinairement moins de peine que celles dont on n'a pas contracté l'habitude. Il eſt donc*

bon de s'accoutumer à un peu de diversité. Hipp. ij, 50. 011

14. L'aveugle-né marche plus hardiment la nuit, & le sourd de naissance juge mieux de l'expression des gestes, que l'homme qui a joui constamment de tous ses sens. Telle est l'utilité de l'exercice, & la force de l'habitude. 011

15. Le plaisir renaît naturellement de l'extrême douleur, & réciproquement. Considérez, d'une part, s'il est rien de plus agréable qu'un doux chatouillement, ou rien de plus cruel qu'un chatouillement trop vif. . . . ,

D'autre part, interrogez ceux qui, après avoir été étranglés ou noyés, ou après une chute violente ou une défaillance profonde, ont été rappelés à la vie des portes du trépas : presque tous ont éprouvé, dans ces terribles momens, des sensations délicieuses,

la ſuppreſſion abſolue de toutes les ſenſations extérieures faiſant refluer à l'intérieur le ſang & les eſprits avec une douceur ineffable. . . . . . .

SECTION II.

1. Nos poumons ayant néceſſairement à faire une grande conſommation d'air, il eſt néceſſaire de leur en procurer conſtamment un libre courant. . . . .

2. L'air eſt plus pur & plus ſain dans un grand & bel appartement, que dans une chambre étroite & mal-propre ; mais l'air d'un verger eſt incomparablement plus ſalutaire encore. . . . .

3. Le vêtement eſt un fardeau ; mais ce fardeau eſt plus ou moins néceſſaire à l'homme preſque en tous climats, pour prévenir une trop grande diſſipation de ſa chaleur naturelle.

4. Pour ne pas nous priver de l'usage de nos sens, nous avons exposé notre visage aux intempéries de l'atmosphère, & il s'est habitué à les braver : notre dos & notre poitrine n'y sont plus sensibles, que parce que nous les avons traités avec plus de ménagement. . . . .

5. Les organes de nos sens ont diverses destinations ; les uns de veiller à notre sûreté, les autres de pourvoir à nos besoins : tous leurs usages sont trop importans pour en négliger aucun.

6. Celui qui mange lorsque la faim le sollicite, & qui sait s'arrêter aussitôt que les mêmes alimens ne lui font plus le même plaisir, digérera bien, & se sentira plus agile ensuite. . .

7. A l'issue du repas, les forces naturelles sont appliquées à l'œuvre de la digestion : après la digestion, les forces se raniment ; & c'est le temps de les

employer utilement, chacun ſuivant ſa vocation. . . . .

8. C'eſt plutôt pour les autres que pour ſoi, que l'on s'aſſujettit à des heures de repas réglées. Un homme iſolé ſe laiſſeroit conduire jour par jour à l'inſtinct de la nature, & ne s'en porteroit que mieux.

L'inſtinct eſt un guide d'autant plus ſûr, qu'il eſt plus borné. La raiſon eſt capable d'un plus grand eſſor, & ſujette à de plus grands écarts.

9. Lorſqu'on s'eſt habitué à des heures de repas fort réglées, la faim s'y plie tellement qu'elle avertit des heures; ſi on ne la ſatisfait pas à point nommé, elle ſe calme au bout de quelque temps, pour ne ſe réveiller qu'au retour d'une nouvelle période.

L'habitude eſt une ſeconde nature; mais il eût été mieux de s'en tenir à

la première, & il eſt toujours aiſé de s'en rapprocher peu à peu. . . . . .

10. *L'aliment & la boiſſon, un peu moins bons, mais qui plaiſent, doivent être préférés à ceux qui ſeroient plus ſains généralement parlant, mais qui déplaiſent.* Hipp. ij, 38. . . . .

11. La preuve la moins équivoque que tels ou tels alimens vous convenoient, c'eſt lorſque vous n'en avez point ſenti le poids dans votre eſtomac, & que vous avez enſuite rendu des excrémens fermes & légers, en médiocre quantité. . . . .

12. Ce que l'homme le plus ſain rend par les ſelles & par les urines, va à peine, ou ne va pas à la moitié de ce qu'il prend en alimens & en boiſſon : le reſte ſort par une tranſpiration inſenſible, & le poids de ſon corps ſe retrouve le même d'un jour à l'autre. . . . .

13. D'où vient qu'un homme robuſte & ſain rend moins d'excrémens ſenſibles qu'un valétudinaire ? parce que ſes organes agiſſant plus efficacement ſur la matière nutritive, la plus grande partie eſt aſſimilée aux humeurs naturelles, & une bonne partie du reſte eſt ſuffiſamment atténuée pour s'exhaler par les pores. . . . .

14. La balance hydroſtatique n'indique pas la quantité préciſe de la tranſpiration, mais ſeulement la différence de la tranſpiration à l'abſorption. . . . .

15. Lorſque la première urine du matin eſt blanche, & la ſeconde ambrée, c'eſt bon ſigne : l'une annonce que la digeſtion s'achève, & l'autre que la digeſtion eſt achevée. . . . .

16. Lorſqu'en hiver la couleur de l'urine ſe trouble bientôt, & que ſi on piſſe de nouveau dans le même

vaſe, la chaleur de la ſeconde urine rétablit la tranſparence de la première; tout ce que cela prouve, c'eſt que cette urine contient plus de ſels qu'une liqueur froide n'en peut tenir en diſſolution. . . . .

17. L'exercice proprement dit eſt d'autant plus ſalutaire, qu'il eſt plus agréable. La promenade, la courſe, l'équitation, la chaſſe, la paume, la danſe, ſont les principaux exercices de ce genre. . . . .

18. Il eſt un autre genre d'exercice, qui a un objet ſpécialement utile; c'eſt le travail, qui eſt d'autant plus ſalutaire, qu'il procure un contentement plus durable. . . . .

19. *Les hommes accoutumés au travail en ſupportent mieux la fatigue, fuſſent-ils plus foibles ou plus vieux, que ceux qui n'y ſont pas habitués.* Hipp. ij, 49.

20.

20. Après le repas on a de la propenſion au ſommeil ; pendant le ſommeil on digère bien, & au réveil on ſe trouve plus agile. . . fuyés alors le ſommeil.

Faire la méridienne après le dîner, n'eſt point une mauvaiſe habitude. . dangereux

21. C'eſt une bonne habitude que de ſe coucher auſſitôt après ſon ſouper ; mais lorſqu'on a contracté une habitude contraire, on n'en change pas impunément tout-à-coup. . . . idem.

22. Dans l'homme ſain, les viciſſitudes de la veille & du ſommeil ſuivent à peu près le même ordre que celles du jour & de la nuit. . . . .

23. On ne rêve guère la nuit lorſqu'on ſe porte fort bien, & que l'on a poſſédé ſon ame en paix du matin au ſoir. . . .

SECTION III.

1. Il eſt bon de ſavoir guérir les maladies ; il eſt mieux de les prévenir.

2. Une chaleur bénigne eſt conſtamment & uniformément répandue dans les diverſes parties d'un corps ſain. .

La diſtribution inégale de la chaleur entre les différentes parties du corps, eſt un ſigne certain que quelques-unes ſont mal diſpoſées. . . . . . .

3. La poitrine doit ſe dilater & ſe reſſerrer de moment en moment, pour attirer l'air dans les poumons, & l'en rechaſſer alternativement ; mais ce mouvement eſt ſi doux & ſi aiſé, qu'à peine ſe fait-il appercevoir dans un homme bien portant. . . . .

Si la reſpiration eſt ou pénible ou bruyante, on peut en inférer ou que l'air n'eſt pas pur, ou que le jeu des poumons n'eſt pas libre. . . . .

4. Dans un corps ſain, l'ame eſt ſaine ; toutes les facultés de l'un & de l'autre ſe déploient tour-à-tour avec une égale aiſance. . . . . . .

S'il y en a une qui prédomine, c'eſt que les autres ont été plus négligées.

5. Celui qui fait peu d'exercice & qui mange beaucoup, s'apprête des maladies. . . . .

6. On ſe fait ſouvent beaucoup de mal, à force de vouloir ſuppléer au manque d'appétit, par la diverſité ou la délicateſſe des mets. . . . .

Celui qui mange plus qu'il ne peut digérer, eſt moins nourri que s'il ne mangeoit qu'autant qu'il eſt en état de digérer facilement; parce que ſes organes digeſtifs, affoiblis par cette ſurcharge, n'élaborent ſuffiſamment ni le tout, ni partie. . . . .

7. Les fruits ſont ſouvent les plus ſains de tous les mets qui couvrent les tables des Grands, parce que l'art les a moins altérés. . . . .

8. Lorſqu'on prend des glaces à la fin d'un grand dîner, on le digère

mieux; mais il eſt ſans doute beaucoup plus ſain de dîner ſobrement. .

9. Soit que l'on ait à travailler d'eſprit ou de corps, il ne faut pas le faire à l'iſſue du repas, mais après la digeſtion achevée. . . . .

La promenade, même en carroſſe, après avoir mangé, ne peut que troubler la digeſtion. . . . .

10. Un jeûne trop rigoureux cauſe de la foibleſſe, l'haleine forte, des vents, des picottemens & de la chaleur à l'eſtomac, des urines rouges & en petite quantité. Le remède à cela eſt de prendre plus d'alimens, mais avec diſcrétion. . . . .

11. La pureté de l'haleine annonce celle des viſcères d'où elle eſt émanée; au contraire, l'haleine forte ou fétide dénonce un levain de putréfaction. . .

12. Le vin pris avec modération ſe digère à merveille, & favoriſe beau-

coup la tranſpiration; pris avec excès, il ne ſe digère qu'imparfaitement, & porte davantage à la ſueur & aux urines. . . . .

13. L'urine peu colorée, trouble, avec un flottage farineux, eſt un ſigne de mauvaiſes digeſtions, & ſur-tout ſi, étant battue, il s'y forme une écume tenace. . . . .

14. *Beaucoup d'urine rendue pendant la nuit, marque peu de déjection par les ſelles.* Hipp. iv, 83. . . . . .

En ſanté comme en maladie, une eſpèce d'excrétion ſupplée ſouvent au défaut de l'autre. . . . .

15. La ſueur n'eſt point une excrétion naturelle & ordinaire; mais elle peut ſuppléer utilement à d'autres excrétions. . . . .

16. La ſotte vanité de ſe charger le corps de plus de vêtemens qu'il n'en peut aiſément porter! Ne devroit-on

pas rougir, au contraire, d'être vêtu moins commodément que le vulgaire, & de se porter moins bien, avec plus de moyens à sa disposition ? . . . . .

17. Les vents coulis sont très-redoutables : leur froid est au même degré que celui de l'atmosphère ; mais, appliquant continuellement sur la même partie de notre corps de nouvelles particules également froides, ils lui enlèvent beaucoup de chaleur en très-peu de temps. . . . .

18. Celui qui se réfugie sous un arbre, court plus de danger que celui qui se tient exposé à la pluie en plaine campagne pendant le tonnerre. . . .

Le cours de la foudre, attiré par la cime de l'arbre, sera aisément déterminé au travers du corps du premier, & ne sauroit que glisser sur le corps du second, dès que ses habits mouillés seront devenus d'assez bons conduc-

teurs d'électricité pour la tranſmettre au loin.

19. Les brouillards ſont plus malſains que les pluies, parce que l'eau en vapeurs pénètre davantage les corps que l'eau en gouttes.

Un temps nébuleux eſt bien appelé un triſte temps.

20. La gaieté ou le ſérieux dépendent un peu des viciſſitudes de la pluie & du beau temps en tous climats, & la diverſité du ſol & de l'expoſition influe beaucoup ſur le caractère des peuples.

21. Un homme d'un âge mur, qui a beaucoup travaillé depuis ſa première jeuneſſe, veut-il jouir enfin du fruit de ſes travaux? qu'il les modère par degrés; s'il ſe plonge tout-à-coup dans l'oiſiveté, l'ennui & les infirmités le gagneront bientôt, & une vieilleſſe anticipée abrégera ſa carrière.

22. Celui qui, ayant couru la poſte jour & nuit pour faire promptement un très-long voyage, ne donne pas le moindre mouvement à ſes membres le lendemain de ſon arrivée, court riſque d'une grande maladie le ſurlendemain. . . . . oüy . . .

23. Une vie dure, tournée en habitude, multiplie les ſenſations agréables ; la vie molle en prépare une infinité de déplaiſantes. . . . oüy . . .

24. Il ſuffit qu'un homme douillet change de lit pour qu'il dorme mal, qu'il ne faſſe que rêvaſſer, & qu'il ſe trouve encore fatigué à ſon réveil. . .

25. Les travaux du corps invitent le ſommeil ; les paſſions de l'ame le repouſſent. . . . . . . oüy . . . .

26. Quand on s'agite beaucoup la nuit, les forces ne ſont point réparées par le ſommeil. . . . .

Pendant un ſommeil tranquille, les

eſprits ſe réparent, & on n'en conſomme point, ou très-peu; ainſi le corps ſe délaſſe. Pendant un ſommeil agité, inquiet, il ſe fait la même conſommation d'eſprit que dans la veille; d'où il s'enſuit que le corps ne ſe délaſſe point. . . . .

27. Le corps a conſtamment beſoin d'être plus couvert pendant le ſommeil que pendant la veille. . .

Si quelque Patron d'eſclaves ou de forçats n'a pas d'égard à un objet de cette importance, c'eſt le comble de l'atrocité. . . . .

28. Lorſqu'on eſt las à ſon réveil, & qu'on ſe ſent plus leſte après avoir fait quelque exercice, c'eſt que la coction des alimens étoit faite, & que la diſtribution des ſucs reſtoit à faire. .

Lorſqu'on étoit las à ſon réveil, & que l'exercice n'a point relevé les

forces, c'eſt que le corps eſt chargé de crudités. . . . .

29. Si j'applique deux ou trois doigts de ma main au poignet d'un homme jouiſſant d'une parfaite ſanté, j'y ſentirai une ſuite de pulſations diſtinctes & réglées. . . . .

Pour peu qu'il arrive de changement, ſoit au ſang, ſoit aux vaiſſeaux dans leſquels il circule, ſoit aux viſcères dont il reçoit l'impulſion, la force, la viteſſe ou la régularité du pouls ne peut manquer d'en être altérée. . . . .

30. Afin d'entretenir la régularité des mouvemens du cœur, il faut ſe défendre des paſſions qui pourroient y porter le trouble. . . . .

La ſérénité de l'ame eſt fort importante à la ſanté du corps. . . . .

31. Les paſſions ſont à l'homme ce que les vents ſont aux vaiſſeaux; il

faut ſavoir les mettre à profit, en éludant leur fougue & dirigeant leur énergie. . . . .

32. La joie, animant les eſprits, échauffe, épanouit tout, & rend la tranſpiration plus abondante, la digeſtion plus prompte, & le corps plus agile. . . . .

La triſteſſe, ralentiſſant le mouvement des eſprits, reſſerre, refroidit, diminue la tranſpiration, cauſe de mauvaiſes digeſtions, de la mélancolie, des engorgemens, d'où peuvent s'enſuivre des obſtructions, &c.

33. Le paſſage ſubit de la grande affliction à l'extrême joie eſt funeſte; ſon expanſion n'étant point contrebalancée, les forces vitales ſe diſſipent; tout mouvement s'arrête auſſitôt, & quelquefois ſans retour. . . . . . .

34. La colère, imprimant aux eſprits un mouvement impétueux, rend

le pouls vif, les yeux étincelans, met le viſage en feu, fait palpiter le cœur, augmente les forces, la tranſpiration & la conſommation des eſprits, dont l'épuiſement ſe fait bientôt reſſentir. .

35. Des paſſions capables de faire quelque mal à des perſonnes laborieuſes, peuvent être tout-à-fait funeſtes à des perſonnes oiſives. . . . . .

36. Les maux cauſés par les paſſions de l'ame ne ſe guériſſent pas par des drogues, mais par des paſſions oppoſées, s'il eſt poſſible de les ſuggérer doucement. . . . .

37. Lorſque l'intermittence du pouls ou quelque autre ſigne annonce une diarrhée critique, c'eſt bien fait de la prévenir par une purgation. . . . . .

38. *Lorſqu'on ſue beaucoup après le ſommeil, ſans cauſe manifeſte, cela ſignifie, ou que l'on mange trop, ou que le corps eſt fort chargé d'humeurs,*

qu'il eſt néceſſaire d'évacuer. Hippoc. iv, 41.

39. *Le manque d'appétit, l'amertume de la bouche, la douleur mordicante à l'orifice de l'eſtomac, & le vertige ténébreux ſans fièvre, indiquent le beſoin de purger par le haut.* Hipp. iv, 17.

40. *Si ceux qui ſe portent bien prennent des drogues pour ſe purger, ils maigriſſent bientôt, de même que ceux qui ſe nourriſſent de mauvais alimens.* Hipp. ij, 36.

41. Il faut prendre garde de conſommer dans la bonne ſanté les reſſources de la mauvaiſe.

42. Il ne faut jamais recourir aux remèdes pour des maux que le régime ſeul peut guérir.

Celui qui ne ſauroit ſupporter de petits maux, mérite de s'en attirer de grands.

SECTION IV.

1. La nature, qui a incliné le cœur de la mère à nourrir ſon enfant, fait jaillir à propos de ſes mamelles deux ſources de nectar pour l'allaiter.

2. Auſſitôt qu'une inſtigation naturelle fait chercher au nouveau-né le ſein de ſa mère, elle doit lui donner à téter. . . . .

D'autant mieux que ſes mamelons ſont libres alors, & que ſi elle leur laiſſoit le temps de ſe gorger de trop de lait, leurs bouts ſe prêteroient plus difficilement à la ſuccion, & qu'elle auroit peut-être beaucoup de peine à les former. . . . .

3. Au défaut ou par ſupplément au lait de leur propre mère, le lait de vache ou de chèvre, pur & ſimple, convient mieux aux petits enfans,

que la bouillie collante dont on les empâte communément. . .

4. On ne conçoit pas ſur quel motif a pu être fondé l'uſage de ſerrer les membres d'un enfant, pour les empêcher de ſe mouvoir. . . . .

Voyez un enfant emmailloté, au moment que ſa nourrice le remue ; le plaiſir qu'il témoigne alors dépoſe bien contre la gêne de ſon maillot. . .

Plus on laiſſe de liberté aux membres des enfans, plus leur développement ſera aiſé & régulier. . . .

5. Les cuiraſſes qu'on fait porter aux filles, ſous le nom de *corps*, occaſionnent plus de difformités qu'elles n'en préviennent. . . . .

6. Si le corps d'un enfant ne profite point, quoiqu'il n'ait pas encore atteint au terme de ſon accroiſſement, c'eſt un ſigne certain qu'il couve un levain de maladie. . . . .

7. Une crise bien marquée à l'âge de puberté, dans un jeune homme sain, est le signal de sa vocation au mariage.

Dans l'ordre de la création, le mariage est un devoir sacré, & la nature indique d'elle-même quand il faut s'en acquitter. . . . .

8. Le superflu de tout individu, soit mâle, soit femelle, appartient à l'espèce : c'est un tribut bien légitime d'une part, bien utile de l'autre, mais qui, comme tout autre tribut, ne doit jamais être pris sur le nécessaire des contribuables. . . . .

9. L'heure la plus convenable pour remplir le devoir conjugal, c'est le matin au premier réveil. . . . . .

Lorsqu'on en use avec discrétion, la surabondance des forces vitales qui auroit été nuisible à l'individu, tourne au profit de l'espèce : on se conserve soi-même en travaillant à la perpétuer.

10. Celui qui veut s'acquitter du devoir marital au ſortir de table, ne doit pas s'attendre à bien digérer les alimens qu'il vient de prendre. . . . . . .

11. L'homme foible doit s'interdire le plaiſir conjugal, juſqu'à ce qu'il ait repris des forces nouvelles ; le vieillard doit y renoncer entièrement. . . .

12. Rien n'affoiblit tant l'homme que l'uſage immodéré du mariage, ou l'abus plus pernicieux de ce qui lui eſt dérobé. . . . .

13. Si le mariage eſt interdit à un adulte ſain & vigoureux, il eſt ſouvent néceſſaire de l'affoiblir, ou par de rudes travaux, ou par le jeûne, ou par des médicamens. . . . .

14. La jeune femme ayant une fois manqué à ſa vocation, la pléthore lui deviendroit fort onéreuſe, &, continuant à s'accumuler, la rendroit bientôt incapable de réparer ſes premiers

torts, ſi l'indulgence de la nature ne lui avoit accordé un flux périodique qui lui ſert d'excrétoire, & la réhabilite de mois en mois aux fonctions propres à ſon ſexe. . . . .

15. Le flux menſtruel n'eſt point une excrétion de première néceſſité. Le contentement favoriſe les menſtrues, l'inquiétude les dérange, la triſteſſe les retarde, la colère les précipite, la frayeur les ſupprime. . . . .

17. *Les menſtrues d'une femme étant ſupprimées, ſans friſſon ni fièvre, ſi elle a du dégoût, comptez qu'elle eſt groſſe.* Hipp. v, 61. . . . .

18. Dans la ſuppreſſion des menſtrues, l'urine au naturel eſt un ſigne de groſſeſſe. . . . .

19. Le teint d'une femme ſaine n'eſt point altéré par la groſſeſſe, & ſon corps en eſt moins affoibli qu'appeſanti pour un temps. . . . .

20. *Une femme étant grosse, s'il coule beaucoup de lait de ses mamelles, c'est signe que le fœtus est foible; si ses mamelles sont plus fermes, c'est signe que le fœtus est plus sain.* Hipp. v, 52.



TROISIÈME PARTIE.

PATHOLOGIE.

PREMIÈRE SECTION.

1. Le corps vivant á continuellement des fonctions naturelles à exercer, journellement des pertes inévitables à réparer, & souvent des maux accidentels à repousser. Les forces dont la nature l'a doné sont assorties à tous ses besoins divers. . . . .

2. La prévoyance de la nature a placé la douleur & l'anxiété comme deux sentinelles qui veillent à nos côtés; l'une, pour nous avertir au moindre danger de la rupture de nos fibres; l'autre, pour nous donner avis du moindre embarras à la circulation de nos fluides. . . . .

3. Il ne faut pas croire que la nature ſoit purement paſſive dans les maladies. Aſſaillie par une force ennemie, elle recueille toutes ſes propres forces: le combat s'anime entre la force deſtructive & la force tutélaire; l'une ou l'autre l'emporte à la fin, & celle à qui la victoire reſte en uſe à ſa guiſe. . . . .

4. La nature s'arme de la fièvre pour dompter ſon ennemie. Au moyen d'un mouvement plus rapide, elle bat à coups redoublés, elle broie, elle atténue la matiere morbifique, afin de la corriger ou de l'expulſer. . . . .

5. Cette atténuation de la matiere morbifique, cette eſpèce de coction, car on peut bien la nommer ainſi, a toujours été le principal objet de la ſollicitude de ceux qui ont été appelés à aider la nature. . . . .

6. On ne ſauroit porter trop d'attention aux premires indices de la coction

future, aux mouvemens qui y concourent, aux obſtacles qui la traverſent, aux caractères de la coction parfaite, à la criſe qui la décide; à l'excrétion qui en réſulte, à l'ordre & aux temps de toutes ces révolutions ſucceſſives. . . . .

7. Dans le premier temps, ou dans l'invaſion du mal, l'urine eſt crue & peu abondante; dans le deuxième temps où la fievre s'allume, l'urine eſt rouge, fort échauffée; dans le troiſième temps, au fort du combat, l'urine eſt épaiſſe & trouble; dans le quatrième temps où l'affaire ſe décide, & qu'on appelle par cette raiſon le temps de la criſe ſi la nature prend le deſſus, l'urine, ſortant encore trouble, s'éclaircit bientôt, & il s'y forme un ſédiment bien ſéparé. Si au contraire la nature eſt opprimée par la violence du mal, l'urine eſt alors livide & fétide.

Dans le cinquième & dernier temps, ſi la nature a triomphé, ſi tout ſe calme, l'urine ſe rapproche de l'état naturel: ſi au contraire la nature a ſuccombé définitivement, l'urine eſt pâle & abſolument inſipide. . . . .

8. L'ordre des criſes & des mouvemens critiques eſt aſſez régulier, étant déterminé par la nature même de chaque maladie; mais la durée de leurs périodes ſucceſſives dépendant de mille circonſtances très-variables, eſt ſujette à beaucoup d'irrégularités, moins cependant dans quelques régions que dans d'autres. Il doit y avoir de la Grèce à la France une très-grande différence à cet égard. . . . .

9. Aucune maladie n'a des périodes auſſi remarquables que la petite vérole: on en diſtingue quatre dont l'ordre eſt très-conſtant, & dont la durée eſt éva-

luée à trois jours chaque, mais fort susceptible d'extension. . . . . . . oxy. . .

10. Lorsqu'une révolution prompte doit décider de l'issue d'une maladie, un effort critique précède l'évacuation décisive. . . . . vixy. . .

11. *Lorsqu'il se fait une crise, la nuit qui la precède est laborieuse, mais la suivante est ordinairement meilleure.* Hipp. ij, 13. . . . .

SECTION II.

1. Qui ne sait pas faire le discernement des maladies, ne doit pas s'ingérer de les traiter.

2. La fièvre & l'inflammation sont deux choses très-différentes, quoiqu'il y ait beaucoup d'affinité entre elles. L'une & l'autre sont indépendantes de la pléthore, quoique la pléthore puisse souvent occasionner l'une ou l'autre, ou toutes les deux à-la-fois. . . . . .

3.

3. La fièvre eſt le mouvement naturel accéléré, d'où réſulte une chaleur extraordinaire. L'inflammation eſt un mouvement inteſtin contre nature, d'où réſulte une chaleur violente. . . . .

4. Le propre caractère de la fièvre, c'eſt une accélération notable du pouls. Quatre choſes caractériſent l'inflammation : rougeur, chaleur, tumeur, & douleur. . . . .

5. *Lorſqu'on a du mal dans quelque partie du corps, & que l'on ſent à peine ſon mal, c'eſt que l'eſprit eſt malade.* Hipp. ij, 6.

6. Qu'eſt-ce que l'épilepſie ? C'eſt une violente ſecouſſe des nerfs, au moyen de laquelle la nature s'efforce de repouſſer le danger d'une apoplexie imminente. . . . .

7. Le ſiège de l'épilepſie eſt dans le cerveau ; ſon foyer eſt ſouvent en quelque autre partie, & alors c'eſt une épi-

lepſie ſympathique qui exige un traitement particulier. . . . .

8. Lorſque la folie ſurvient tout-à-coup, prenez bien garde ſi elle n'a pas ſon foyer dans l'eſtomac du malade. .

9. *Lorſque la langue perd ſon mouvement, ou que quelque autre partie du corps eſt paralyſée tout-à-coup, c'eſt un ſymptôme de mélancolie.* Hipp. vij, 40.

10. *Lorſqu'on crache un ſang écumeux, c'eſt du poumon qu'il provient.* Hipp. v, 13. . . . .

11. Si le malade ne peut ſe coucher que d'un ſeul côté; ſi la difficulté de reſpirer augmente la nuit, & interrompt bientôt ſon ſommeil; s'il a une main enflée avec de l'engourdiſſement, c'eſt ſigne qu'il a de l'eau dans la poitrine, du côté même ſur lequel ſeul il peut reſter couché. . . . .

12. La tympanite a ſon ſiège dans le

canal inteſtinal, & l'aſcite dans la capacité de l'abdomen. . . . .

13. De fréquentes défaillances, ſans cauſe apparente, ſont un des principaux indices du ſcorbut, ſur-tout lorſque le pouls ſe ſoutient dans le temps même de la défaillance. . . . . .

14. Il ſe dégage de l'air putride des humeurs des ſcorbutiques, lorſque la maladie a fait beaucoup de progrès. . .

Lorſqu'une ſalle d'hôpital eſt remplie de tels malades, il ne faut pas y ſéjourner ſans néceſſité. . . . .

15. Lorſqu'un vomiſſement habituel eſt accompagné de beaucoup de dureté à la région du pylore, comptez que le pylore eſt devenu calleux ou ſkirreux, & que le mal eſt irremédiable. .

16. Le défaut de ſenſibilité & de mobilité de la prunelle, eſt le ſigne indubitable de la goutte-ſereine; & cette maladie a peut-être plus ſouvent

pour cause la foiblesse générale, qu'une obstruction particulière. . . . ...

17. La transparence de la tête est un signe manifeste d'hydrocéphale. . . .

18. Afin de juger si un sourd a l'organe propre de l'ouïe absolument insensible, ou si le conduit auditif est seulement bouché, mettez-lui dans la bouche une petite montre à répétition, & poussez-en le bouton pour la faire sonner. . . . .

19. Lorsqu'un petit enfant se tire souvent le bout du prépuce, c'est signe qu'il a la pierre. . . . .

20. L'urine qui tache le linge est le signe caractéristique de la jaunisse.

21. Dans une fièvre continue, l'urine fort colorée, avec un sédiment briqueté, est un signe assuré que la fièvre devenue continue étoit originairement une fièvre intermittente. ... .

22. Après un exercice extraordinaire,

ſur-tout à cheval, le piſſement de ſang n'a rien d'inquiétant. . . .

23. *Lorſqu'on piſſe du ſang, ſans cauſe apparente, cela indique la rupture d'une veine dans les reins.* Hipp. iv, 78.

24. *Lorſqu'on piſſe du ſang & du pus & des écailles, & que l'urine ſent fort, cela marque l'ulcération de la veſſie.* Hipp. iv, 81.

25. *De la ſueur en quelque partie du corps, déſigne le ſiége de la maladie.* Hipp. iv, 38.

26. *Du chaud ou du froid en quelque partie du corps, déſigne le ſiége de la maladie.* Hipp. iv, 39.

27. *Lorſqu'il ſurvient de l'enflure aux articulations, ou des douleurs après des fièvres longues, c'eſt qu'on prend trop d'alimens.* Hipp. iv, 45--vij, 64.

28. Les éruptions ſubites à la peau accuſent une mauvaiſe digeſtion. . . .

29. Dans une femme fexagénaire, un flux menftruel eft plutôt fymptomatique que critique. . . . .

30. Lorfqu'une femme fe croit groffe de quatre ou cinq mois, fi fon nombril eft enfoncé, & l'orifice de la matrice petit & dur, on peut l'affurer qu'elle n'eft pas groffe. . . . .

31. *Si une femme groffe eft bien réglée, fon fœtus ne peut pas fe bien porter.* Hipp. v, 60.

SECTION III.

1. Lorfqu'une maladie fe répand fur un grand nombre d'individus à-la-fois, il faut en chercher la caufe commune dans l'air ou dans les alimens. . . . .

2. Il eft des maladies qui fe communiquent d'un fujet à l'autre, même à d'affez grandes diftances. L'air eft fans doute le véhicule des miafmes qui produifent de telles maladies. . . . .

3. *Toutes les maladies ſe rencontrent dans tous les temps ; mais quelques-unes ſont plus fréquentes & plus graves dans certains temps de l'année.* Hipp. iij, 19.

4. Sur les montagnes arides, un air vif & léger; dans les lieux bas & aquatiques, un air groſſier & impur, engendrent des maladies très-diverſes. . . .

5. On eſt plus ſujet au crachement de ſang ſur les hautes montagnes que par-tout ailleurs, parce que la preſſion de l'air ambiant y étant diminuée, il en réſulte preſque le même effet que d'une ventouſe appliquée à la peau. . .

6. Un air marécageux cauſe fréquemment des fièvres putrides, du pourpre, du ſcorbut, des épidémies. . . . .

7. Il ſe dégage beaucoup d'air des alimens dans un eſtomac débile. De-là beaucoup de vents, tant par haut que par bas, ou des borborygmes, des mé-

téorifmes fort opiniâtres, ou enfin des tympanites fort dangereufes. . . . . .

8. Cet air étranger à l'économie humaine, pénétrant au-delà des premières voies, caufe des emphysèmes aux endroits où il fe ramaffe, & des embarras inconcevables par-tout où il s'en infinue quelques parties. . . . . .

9. Quiconque a vu des bulles d'air emprifonnées çà & là dans le tube d'un thermomètre, interrompre la continuité d'une colonne, foit d'efprit de vin, foit même de vif-argent, concevra aifément qu'il peut arriver la même chofe à une colonne de fang dans nos vaiffeaux; il fera même difpofé à croire que ce phénomène peut fur-tout avoir lieu chez les vaporeufes & les hypocondriaques, & que c'eft peut-être la caufe la plus fréquente de ces anxiétés affreufes dont ils fe plaignent tant, & dont on les plaint fi peu. . . . .

10. L'air dégagé des alimens eſt rarement de l'air pur, & il peut former des combinaiſons ultérieures dans l'intérieur du corps. . . . .

11. Si quelques vaporeuſes ſurnagent dans l'eau du bain, on a lieu de croire qu'il s'eſt amaſſé dans leurs inteſtins un volume conſidérable de gas inflammable, qui eſt dix fois plus léger que l'air commun, & dont il peut réſulter des ſymptômes tout-à-fait extraordinaires. . . . . .

12. D'âge en âge, à meſure que le ſang perd de ſa vivacité, les maladies deſcendent comme par degrés de la tête à la gorge, à la poitrine, au ventre, & enfin aux pieds. . . . . .

13. La cauſe de la goutte n'eſt point une acrimonie particulière; c'eſt uniquement la pléthore de ſucs nutritifs.

14. De l'eau infiltrée goutte à goutte entre les fibres d'un cable ou d'un coin

de bois, les écarte avec une force capable de ſoulever les plus lourds fardeaux, & de diviſer des maſſes énormes. . . .

Qu'on juge par-là de la douleur que peuvent cauſer quelques gouttes d'une humeur quelconque, infiltrée dans les ligamens des jointures du corps humain.

15. Les ivrognes ſont ſujets à l'hydropiſie. . . . .

Le vin dont ils font de fréquens excès ſe décompoſe dans les premières voies : tandis que ſon eſprit s'élève au cerveau & y porte le trouble, ſon phlegme viſqueux reſte en ſtagnation, & engorge peu à peu tous les viſcères abdominaux. . . . .

16. L'uſage immodéré du mariage cauſe l'abattement des forces, l'inertie de l'eſtomac, l'obſcurciſſement de la vue, des palpitations de cœur, le maraſme, la phthiſie, &c. La perte d'un ſcrupule de ſperme, tire plus à con-

ſéquence que celle d'une palette de ſang. oui, après la jeuneſſe....

17. Les célibataires nubiles ſont ſujets à une triple pléthore (de ſang, de ſperme & d'eſprits), d'où réſulte un déluge de maux divers, des engorgemens, des anxiétés, des douleurs vagues, des inſomnies, des érétiſmes, des ſpaſmes, des extravaſations, & des ſatyriaſis, & des nymphomanies, & des vices ſans nombre ou des tentations ſans fin. . . . . oui.

18. S'il exiſte, comme on le préſume, des eſprits animaux, dont la ſécrétion ſe fait dans le cerveau, & dont il ſe fait une conſommation plus ou moins grande par l'exercice de la vie, ſelon qu'elle eſt plus ou moins active, il doit en réſulter une ſorte de pléthore dans quelques ſujets, & de diſette dans quelques autres. qui en doute ?....

19. L'imagination produit ſouvent

des révolutions ſubites, & elle a quelquefois des effets très-durables. Elle peut cauſer des maladies & elle peut en guérir. La peur de mourir a cauſé la mort à pluſieurs. La peur du tonnerre cauſe beaucoup plus de maux que la foudre même. Le danger auquel l'inoculation expoſe, n'eſt pas comparable aux alarmes perpétuelles dont elle affranchit.

20. Toutes eſpèces de mouvemens convulſifs peuvent ſe communiquer, par la vive impreſſion qu'ils font ſur des nerfs ſenſibles & irritables; le bâillement, l'éternuement, le hoquet, l'épilepſie même.

21. Les violentes paſſions de l'ame cauſent plus de fauſſes couches aux femmes oiſives, que les violens mouvemens du corps n'en cauſent aux femmes laborieuſes.

22. Les divers poiſons ont chacun leur manière d'agir. . . . . . .

La belladone affecte ſpécialement le palais ; l'euphorbe affecte l'œſòphage ; le ſtramonium trouble la mémoire ; la juſquiame trouble l'imagination. . . . .

L'animal enragé communique l'horreur de l'eau ; le dipſas excite une ſoif horrible ; l'hémorroïs cauſe des hémorragies, & la cantharide des ardeurs d'urine ; la vipère cauſe la jauniſſe, & le lièvre marin la phthiſie pulmonaire ; l'aſpic cauſe de l'aſſoupiſſement, & le céraſtes des convulſions ; le ſcorpion cauſe la fièvre, & le ſeps la gangrène.

23. La plupart des poiſons végétaux, c'eſt-à-dire, provenans du règne végétal, ne ſont pas généralement poiſons pour toutes les eſpèces d'animaux. . .

24. Les poiſons minéraux pris intérieurement, exercent leurs plus grands ravages dans les premières voies. . . .

Preſque tous les poiſons animaux peuvent ſe prendre dans l'eſtomac ſans aucun danger; mêlés au ſang immédiatement, ils ſont funeſtes. . . . .

SECTION IV.

1. La ſcience du pronoſtic eſt celle qui fait le plus d'honneur à un Médecin; c'eſt celle qui fit regarder Hippocrate comme un homme divin. . . . .

Effectivement, la guériſon même d'une maladie peut laiſſer en doute ſi elle eſt plus l'effet de la nature ou de l'art; mais qui eſt-ce qui oſeroit ſeulement mettre en queſtion, ſi celui qui a ſu prévoir & annoncer l'iſſue, la durée & toutes les révolutions d'une maladie, aura ſu la traiter convenablement? . .

2. Diverſes maladies ſont les cauſes ou les effets l'une de l'autre. . . . .

Celui qui connoît bien les rapports des maladies entre elles n'aura pas beau-

coup de peine, à la vue de la maladie primitive, d'annoncer la maladie secondaire. . . . .

3. Pour juger de la durée d'une maladie, de ses relâchemens & de ses redoublemens, il faut faire attention à sa nature, à sa marche, aux diverses excrétions, à l'épidémie régnante, & à toutes les circonstances des temps, des lieux, des choses & des personnes; dont on peut tirer quelques inductions.

4. Pour juger de la grandeur de chaque maladie, il faut considérer non-seulement la force du mal, mais encore celle du sujet, & les comparer l'une à l'autre, afin de faire la balance de la force offensive & de la force défensive.

5. On juge de la force offensive par ses effets sensibles, des fonctions lésées, des excrétions déréglées, des qualités dépravées. . . . .

Des fonctions essentielles notable-

ment léſées, conſtituent une maladie grave.

Plus les excrétions diffèrent de l'état naturel, plus la maladie eſt grande.

Les qualités ſenſibles fort altérées, ſans cauſe apparente ni vice local, indiquent un grand changement intérieur.

6. On juge des reſſources de la force défenſive, par les efforts qu'on lui voit faire pour dompter ou repouſſer le mal.

7. Lorſque les forces offenſive & défenſive paroiſſent prendre tour-à-tour le deſſus, il faut s'attendre que la maladie ſera longue.

8. Lorſqu'on voit le mal s'étendre d'une partie à l'autre, il faut obſerver ſoigneuſement ſi c'eſt ou un redoublement d'aſſaut de la part de l'ennemi, ou de la part de la nature un partage du fardeau, pour l'alléger.

9. Lorſque le mal ſe jette d'une partie

moins eſſentielle ſur une plus eſſentielle, cela eſt de mauvais augure.

10. La rentrée d'une humeur, & la ſuppreſſion d'une excrétion habituelle, annoncent la dégradation des forces de la nature.

11. Lorſque le mal eſt repouſſé de l'intérieur à l'extérieur, ou chaſſé d'une partie plus eſſentielle ſur une qui l'eſt moins, ou qu'une excrétion qui ſe faiſoit par des voies peu naturelles, s'en ouvre enſuite une plus convenable, c'eſt un avantage remporté par la force défenſive.

12. Lorſqu'une maladie a paſſé le terme auquel il étoit probable que le malade ſuccomberoit, cela donne une bonne idée de la force défenſive.

13. Lorſque les ſymptômes divers ne ſe correſpondent pas, ou ne ſont pas proportionnés aux cauſes connues

de la maladie, il faut ſe tenir d'autant plus en garde contre toute ſurpriſe.

14. L'effervescence extraordinaire qui ſignale la puberté, peut opérer la coction de quantité d'humeurs lentes, & la ſolution de diverſes maladies chroniques.

15. La ſuppuration ſuccède à une inflammation qui n'a pu ſe réſoudre, ou à une hémorragie par rupture de vaiſſeaux.

16. La vérole ſuccède à la gonorrhée, ſi le virus qui en eſt la cauſe matérielle n'eſt pas dompté par un traitement convenable.

17. Une perte de ſang ſurvenante à une femme groſſe, fait préſumer que le placenta eſt détaché, & qu'elle eſt conſéquemment dans un danger imminent de fauſſe couche.

18. L'intermittence du pouls n'a rien d'inquiétant, à moins qu'elle ne ſoit

accompagnée de circonſtances aggravantes.

Elle eſt aſſez ordinaire aux enfans & aux vieillards, pourvu qu'ils aient ou des vers, ou une ſaburre indigeſte dans les inteſtins.

19. L'urine épaiſſe, noire, livide, puante, annonce la gangrène & la mort prochaine.

20. Lorſque la phyſionomie d'un malade paroît fort changée dès les commencemens d'une maladie, c'eſt un ſigne fort inquiétant.

21. Un dévoiement de peu de jours, & qui n'affoiblit pas notablement, eſt appelé vulgairement un bénéfice. En effet, c'eſt une purgation ſpontanée.

22. Dans le ſpaſme, la fièvre eſt un grand & ſouverain remède; dans l'apoplexie, c'eſt un petit remède; dans la phthiſie, c'eſt un vain remède; dans le cas d'une épine au pied, c'eſt un très-

mauvais remède : c'eſt un mal de plus, & ſouvent pire que le premier mal.

23. Le deſſéchement ſpontané des cautères eſt d'un funeſte préſage.

Le deſſéchement ſoudain des ulcères n'eſt pas moins alarmant.

24. Les maladies aiguës ſont plus dangereuſes pour les femmes groſſes que pour toutes autres perſonnes.

25. En toutes maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, les ſueurs colliquatives ſont très-mauvaiſes; elles marquent la foibleſſe du corps & la diſſolution putride des humeurs.

26. Dans les grandes hémorragies, les fréquentes foibleſſes, les tintemens d'oreille, les éblouiſſemens des yeux, ſont les avant-coureurs de la mort.

27. Dans une fièvre tierce, dès qu'il ſurvient une petite éruption aux lèvres, on peut compter ſur une guériſon prochaine.

28. La gale ſurvenant d'elle-même, ou procurée par art à un fou, peut le guérir de ſa démence. . . . .

29. La jauniſſe ſurvenant à une femme groſſe, l'accouchement en fera la ſolution.

30. Dans la fièvre quarte automnale, s'il ſurvient une tumeur à la ratte, la fièvre ceſſe, & la tumeur n'eſt pas dangereuſe.

31. Un aſthmatique eſt ſoulagé dès qu'il lui ſurvient de l'enflure aux jambes. Si l'enflure ſe diſſipe, l'aſthme reprend ſa place.

32. Lorſqu'après un ſommeil inquiet, entrecoupé, on a le corps froid, & qu'il ſuccède une petite fièvre, cela annonce une maladie longue & fâcheuſe, une matière de difficile coction, & un ſujet foible.

33. Des urines abondantes, épaiſſes, avec beaucoup de ſédiment, annon-

cent ou la ſolution d'une maladie aiguë, ou la longueur & le danger d'une maladie chronique.

34. Dans la fièvre continue, l'urine au naturel eſt un ſigne de malignité, le ſang ne ſe dépurant pas comme il devroit par cette voie, parce que la nature affoiblie n'excite pas une fièvre ſuffiſante.

35. L'abattement des forces, lorſque les ſymptômes ne paroiſſent pas d'ailleurs fort graves, indique la malignité de la maladie.

36. L'extinction prochaine de l'action vitale, s'annonce aſſez ſouvent par le peu d'effet des médicamens les plus énergiques.

37. Les écrouelles des enfans ſe diſſipent ſouvent d'elles-mêmes à l'âge de puberté, & leur ſanté prend alors une conſiſtance ſolide.

SECTION V.

1. *Dans les maladies aiguës, les prédictions, ſoit de la mort, ſoit de la guériſon, ne ſont pas abſolument sûres.* Hipp. ij, 19.

2. *Il vaut mieux voir la fièvre ſurvenir au ſpaſme, que le ſpaſme à la fièvre.* Hipp. ij, 26.

3. *En toutes maladies, avoir l'eſprit ſain, & recevoir convenablement tout ce qui eſt offert, eſt un bien, & le contraire eſt un mal.* Hipp. ij, 33.

4. *Ceux qui ſont ſujets à de fréquentes & violentes défaillances, ſans cauſes manifeſtes, ſont menacés de mort ſubite.* Hipp. ij, 41.

5. *Il eſt impoſſible de guérir une apoplexie violente, & difficile d'en guérir même une légère.* Hipp. ij, 42.

6. *Les enfans épileptiques ſont délivrés de ce mal par les changemens,*

principalement d'âge, de climat & de manière de vivre. Hipp. ij, 45.

7. *Dans toutes les maladies commençantes, s'il ſort une bile noire, ſoit par le haut, ſoit par le bas, cela eſt mortel.* Hipp. iv, 22.

8. *Lorſqu'il y a des déjections bilieuſes, elles ceſſent s'il ſurvient de la ſurdité; & réciproquement, lorſqu'il y a de la ſurdité, elle ceſſe s'il ſurvient des déjections bilieuſes.* Hipp. iv, 28.

9. *Lorſqu'un fébricitant n'ayant aucune enflure à la gorge, il lui ſurvient tout-à-coup de la ſuffocation, cela eſt mortel.* Hipp. iv, 34.

10. *Lorſqu'il ſe fait des révolutions dans tout le corps, qu'il ſe refroidit & ſe réchauffe tour-à-tour, ou qu'il change ſouvent de couleur, cela annonce la longueur de la maladie.* Hipp. iv, 40. (vij, 60.)

11.

11. *Dans une fièvre non intermittente, s'il ſurvient un friſſon, le malade étant déja foible, cela eſt mortel.* Hipp. iv, 46.

12. *Dans le ſpaſme ou le tétanos, la fièvre ſurvenant fait ceſſer la maladie.* Hipp. iv, 57.

13. *Dans les fièvres aiguës, lorſqu'il y a des ſpaſmes & de fortes douleurs dans les viſcères, cela eſt mauvais.* Hipp. iv, 66.

14. *Après une grande perte de ſang, s'il ſurvient du ſpaſme ou du hoquet, cela eſt mal.* Hipp. v, 3.

15. *Celui qui eſt pris d'un tétanos, meurt dans les quatre jours; ou s'il paſſe ce terme, il guérit.* Hipp. v, 6.

16. *Ceux qui deviennent épileptiques avant l'âge de puberté, ont une métaſtaſe à eſpérer; mais ceux qui ne ſont atteints de cette maladie qu'à 25*

ans, la portent ordinairement jufqu'à la mort. Hipp. v, 7.

17. *Dans la phthifie, fi les crachats étant jetés fur des charbons ardens fentent très-fort, & fi les cheveux tombent de la tête, cela eft mortel.*

18. *Lorfqu'une femme vomit le fang, fi les règles furviennent, elle eft guérie.* Hipp. v, 32.

19. *Dans la fuppreffion des règles, s'il furvient une hémorragie par les narines, cela eft bon.* Hipp. v, 33.

20. *Lorfque les mamelles d'une femme groffe s'affaiffent tout-à-coup, la fauffe couche eft proche.* Hippocr. v, 37.

21. *Dans l'ophthalmie, s'il furvient une diarrhée, cela eft bon.* Hipp. vj, 17.

22. *Il n'eft pas bon que l'éryfipèle fe porte du dehors au dedans; mais il eft bon qu'elle fe porte du dedans au dehors.* Hipp. vj, 25.

23. *S'il survient de la toux aux hydropiques, cela est mal.* Hipp. vj, 35.... *Tout est désespéré.* vij, 37.

24. *Dans l'esquinancie, s'il survient de l'enflure au cou, cela est bon; car la maladie se jette au dehors.* Hippocrate, vj, 37. Donc un Vésicatoire convient.

25. *Lorsqu'il y a de la douleur à l'hypocondre, sans inflammation, s'il survient de la fièvre, elle fait cesser la douleur.* Hipp. vj, 40.

26. *Le délire où l'on rit est peu à craindre; le délire avec inquiétude est plus dangereux.* Hipp. vj, 53.

27. *Dans les maladies aiguës avec fièvre, la respiration sanglotante est mauvaise.* Hipp. vj, 54.

28. *Dans les maladies aiguës, le froid des extrémités est mauvais.* Hipp. vij, 1.

29. *Après la sueur, le frissonnement n'est pas bon.* Hipp. vij, 4.

30. *Dans la pleuréſie, ſi la péripneumonie ſurvient, cela eſt mal.* Hipp. vij, 11.

31. *Dans la péripneumonie, ſi la pleuréſie ſurvient, c'eſt un mal.* Hipp. vij, 12.

32. *Dans l'eſquinancie, s'il ſurvient de l'enflure & de la rougeur à la poitrine; cela eſt bon; car la maladie ſe jette en dehors.* Hipp. vij, 49.

33. *Lorſqu'il y a de la douleur autour du foie, ſi la fièvre ſurvient, elle fait ceſſer la douleur.* Hipp. vij, 52.

34. *Il faut conſidérer ce qui ſort par la veſſie, s'il eſt tel qu'en ſanté : car, moins il y reſſemble, plus il montre la grandeur de la maladie; &, réciproquement, plus il reſſemble à l'état ſain, & moins il annonce de maladie.* Hipp. vij, 66.

35. *Les ongles noirs, & les doigts des mains & des pieds froids & retirés*

ou relâchés, montrent la mort prochaine. Hipp. viij, 12.

36. *Celui qui est atteint d'un vertige ténébreux, qui ne peut supporter la lumière, qui est accablé d'assoupissement & de beaucoup d'ardeur, est désespéré.* Hipp. viij, 15.



QUATRIÈME PARTIE.

THÉRAPEUTIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

1. Au commencement d'une maladie, délayer les humeurs épaiſſes & relâcher les ſolides froncés, modérer la violence de la fièvre, ou ſoutenir les forces oppreſſées, c'eſt le moyen d'aider la nature à préparer les criſes.

2. S'il eſt à craindre, d'une part, que la purgation n'agite trop le ſang, & d'autre part, que la ſaignée ne donne occaſion à des humeurs crues ou excrémentitielles de ſe porter dans les veines déſemplies, l'uſage des boiſſons délayantes & tempérantes n'a rien de ſuſpect.

3. Dans une maladie obſcure, ou

qui n'a point encore pris caractère, le premier rôle d'un vrai Médecin est celui d'observateur; il doit attendre, pour entrer en action, que la nature lui en donne le signal.

4. La nature, surchargée, tend à se débarrasser par où elle peut le plus facilement; par les selles, par les urines, par la transpiration, par les sueurs, par les crachats, par des hémorragies même.

5. *Lorsqu'on purge ce qu'il convient de purger, les malades s'en trouvent bien, & le supportent aisément : si la purgation ne convenoit pas, ce seroit tout le contraire.* Hipp. j, 25.

6. Il n'est pas prudent de solliciter deux différentes évacuations à la fois; de donner en même temps un vomitif & un sudorifique, des purgatifs & des emménagogues.

7. Avant que d'ordonner une sai-

gnée, il faut confidérer fi elle convient à la maladie & au malade; s'il n'eft pas à craindre qu'elle ne prenne plus fur le malade que fur la maladie.

8. La faignée eft fouvent utile & quelquefois nuifible dans l'inflammation; quelquefois utile & fouvent nuifible dans la fièvre : la faignée eft le remède propre à la pléthore.

9. Lès principaux fignes de la pléthore, & partant les indications les plus plaufibles du befoin de la faignée, font la rougeur, la chaleur & le gonflement des vaiffeaux fanguins.

10. On diftingue avec raifon une pléthore générale & une pléthore particulière : à la première, il faut oppofer une faignée généralement évacuative; & à l'autre, une faignée fpécialement appropriée, foit dérivative, foit révulfive.

11. Il faut tâcher de bien évaluer la

quantité de ſang ſurabondant dans la pléthore, afin de déterminer la grandeur de la ſaignée, & de régler la diète en conſéquence.

12. La ſaignée n'eſt pas toujours indiſpenſablement néceſſaire pour remédier même à la pléthore vraie. Des cauſes oppoſées à celles qui ont produit la pléthore, peuvent la diſſiper; & notamment un régime auſtère, retranchant des alimens & ajoutant aux exercices du corps.

13. Lorſque le bondiſſement des artères ou quelques autres ſignes annoncent une hémorragie des narines, il vaut mieux l'attendre que de la prévenir par la ſaignée, qui pourroit bien tirer la même quantité de ſang, mais non pas auſſi directement des petits vaiſſeaux où eſt le ſiège de l'engorgement.

14. Dans la petite vérole, dans la

fièvre miliaire, & dans quelques autres maladies cutanées, la matière déposée à la peau est ordinairement trop grossière pour sortir toute par cette voie : il faut tâcher d'en diriger une partie vers d'autres émonctoires, pour peu qu'ils y paroissent disposés.

15. Une bonne partie de la matière de la petite vérole, est de nature à passer assez facilement par les selles ou par les urines. Il est donc bon de favoriser plus ou moins l'une ou l'autre de ces excrétions, ou même toutes les deux à la fois, pendant tout le cours de la maladie.

16. On peut, dans des circonstances favorables, faire rendre toute la matière de la petite vérole par les selles, & ces circonstances ne sont peut-être pas fort rares.

17. Dans la petite vérole imminente (qu'on peut aisément prévoir au moins

à la ſuite de l'inoculation), des fomentations émollientes aux jambes, ou des épiſpaſtiques appliqués à la plante des pieds, détermineront vraiſemblablement une éruption plus abondante aux extrémités inférieures qu'à la tête, & la maladie en ſera d'autant plus bénigne.

18. Le lait d'où réſulte la fièvre miliaire des femmes en couche, eſt en dépôt ſous la peau, dont le tiſſu eſt trop ſerré pour lui donner une libre iſſue au dehors ; il faut donc le pouſſer vers les ſelles ou vers les urines qui lui offrent des voies plus ouvertes.

19. Lorſque les remèdes produiſent un effet tout différent de celui que le Médecin en attendoit, il doit redoubler d'attention, parce qu'il eſt à craindre qu'il ne ſe ſoit trompé.

20. Il faut quelquefois ranimer l'in-

flammation pour arrêter les progrès de la gangrène. .... Bon......

21. Il eſt ſouvent utile de convertir les maladies chroniques en maladies aiguës. C'est là le coup de maître.

Lorſque la coction d'une humeur ne peut s'opérer qu'au moyen de la fièvre, il faut en exciter autant que le malade paroît en état d'en ſupporter. Bon.

22. Le moyen de rappeler aux extrémités une humeur de goutte répercutée, c'eſt d'affoiblir quelque partie extérieure par des fomentations ou des ſinapiſmes, & de fortifier l'intérieur par l'uſage des ſtomachiques & de quelques cordiaux. .... Bon....

23. L'ophthalmie virulente eſt un mal très-grave, provenant d'une humeur déroutée, qu'il faut ſe hâter de rappeler à ſon ſiège primitif, où ſes ravages ſont moins à redouter. ......

24. Lorſque le ſkirre des mamelles

ou autre résiste aux remèdes sagement administrés, il vaut mieux l'abandonner que de s'y opiniâtrer, de peur de le faire dégénérer en cancer. . . .

25. *Dans les cancers occultes, le mieux est de n'y rien faire ; car ceux à qui on fait des remèdes, périssent promptement ; & ceux à qui l'on n'en fait point, poussent leur carrière plus loin.* Hipp. vj, 38. . . . .

26. Pour traiter une maladie vénérienne, il faut combattre le virus invisible qui la cause, & les symptômes visibles qui en résultent, & qui peuvent se rapporter à trois espèces : les uns, que la nature peut guérir seule, dès qu'elle jouira de toutes ses forces ; les autres, pour lesquels elle a besoin des secours de l'art ; & les autres enfin, qui sont absolument irremédiables. . .

27. Lorsqu'on oppose en même temps un remède général au virus, & des

remèdes particuliers aux divers ſymptômes, on reſte définitivement dans une grande incertitude, ſi la guériſon eſt radicale ou palliative; car, comment s'aſſurer que tout le virus ſoit détruit, & qu'il ne puiſſe pas reproduire, tôt ou tard, tous les ſymptômes que l'on a pris tant de peine à faire diſparoître?

28. Lorſque le remède principal, outre ſon objet direct de dompter le virus, ſuffit encore pour remettre la nature en force de guérir ſeule les ſymptômes de la première eſpèce, & avec peu d'aide ceux de la ſeconde, on peut compter ſur une guériſon radicale, quand même il reſteroit quelques ſymptômes de la troiſième eſpèce à combattre ſpécialement, ou à ſupporter conſtamment. vray.

SECTION II.

1. Nulle cauſe plus féconde de ma-

ladies que la Médecine ſyſtématique. Une ambition effrénée a peut-être fait périr moins d'hommes par l'épée, qu'une vaine théorie de l'inflammation n'en a fait périr par la lancette. vray.

2. Dans une maladie commençante, l'eſtomac eſt ſouvent farci de crudités: ſi l'on ſaigne alors, cette ſaburre groſſière entre dans les vaiſſeaux ſanguins, augmente la fièvre, & peut même lui faire prendre un caractère de malignité. . . . . . vray.

3. Une ſaignée déplacée eſt capable de détourner des ſueurs, & toutes autres criſes ſalutaires, & de retarder la guériſon, ou de cauſer même la mort des malades. vray- - - - -

4. Une ſaignée de trop eſt capable d'empêcher ou de ſupprimer l'expectoration critique, qui feroit la terminaiſon la plus heureuſe d'une fluxion de poitrine. .. vray. . . . .

5. Une ſaignée faite à contre-temps eſt capable de repouſſer une éryſipèle du dehors au dedans ſur quelque viſcère eſſentiel à la vie, & de changer ainſi un mal incommode en une maladie dangereuſe.

6. Une ſaignée faite mal à propos eſt capable d'arrêter le progrès de la petite vérole, ou de la faire rétrograder, & de mettre ainſi un obſtacle funeſte à la dépuration du ſang.

7. Une ſaignée de précaution a ſouvent fait d'un infirme un malade.

8. Un régime trop ſévère ou des ſaignées trop multipliées, ſont capables de faire ſuccéder à la pléthore une inanition non moins pernicieuſe.

9. Un traitement empirique & des remèdes haſardés, ont ſouvent ſubſtitué des maladies graves à des maladies légères.

10. Entre ceux qui meurent de la

petite vérole, la moitié ſuccombe faute de fièvre, & le trop de fièvre fait périr l'autre moitié. L'un échauffe trop ſes malades dans la vue de les fortifier, l'autre les affoiblit trop dans la vue de les rafraîchir : il faut éviter ces deux extrêmes. très vrai.

11. La fièvre miliaire n'eſt le plus ſouvent qu'une maladie factice, provoquée par un régime trop échauffant.

12. Lorſqu'on entaſſe médicamens ſur médicamens, leurs effets divers ſe confondent avec les ſymptômes de la maladie, en dérangent la marche, & en offuſquent le caractère. De-là une multitude de fièvres prétendues malignes, qui ne ſont que des maladies originairement très-ſimples & très-bénignes par elles-mêmes, obſcurcies & perverties par le traitement. . . .

SECTION III.

1. Afin de préſerver les malades de la tentation de manger dans un temps où ils ne ſont point en état de digérer, la nature leur ôte preſque entièrement l'appétit & le goût : ſi cela ne ſuffit pas pour empêcher qu'on ne charge leur eſtomac de bouillons gras, &c. la nature ajoute à l'inappétence l'horreur des alimens : ſi ce frein ne ſuffit point encore pour réprimer le zèle aveugle de leurs gardes-malades, tant pis pour eux. très vray. . . . .

2. L'eau panée, ou la tiſane d'orge plus ou moins épaiſſe, eſt une boiſſon médicamenteuſe, très-convenable dans les maladies aiguës. . . bon. . .

3. Il faut régler la diète ſur la grandeur de la maladie, ſur ce qu'on prévoit de ſa durée, & ſur les forces du ſujet, afin de ſoutenir ſuffiſamment le

malade juſqu'au terme, & de ne pas trop alimenter le mal. . . . .

4. *Si l'on donne de la nourriture à un fébricitant, ce qui ſeroit de la force pour un homme ſain, eſt de la maladie pour un infirme.* Hipp. vij, 65. . . . .

5. C'eſt au plus fort de la maladie qu'il faut preſcrire la diète la plus rigide, ſoit que la maladie débute avec la plus grande violence, ſoit qu elle augmente par degrés, ſoit qu'elle ait des redoublemens périodiques. . . .

6. *Lorſque la maladie eſt dans ſa vigueur, c'eſt alors qu'il faut que la diète ſoit la plus légère.* Hipp. j, 8. . . .

7. *Il faut bien conſidérer à qui & en quel cas on doit donner plus ou moins de nourriture à-la-fois ou par parties; mais il faut accorder quelque choſe à l'âge & à la conſtitution du malade, & à la ſaiſon, & au climat, & à l'habitude.* Hipp. j, 17. . . . . .

8. Dans les maladies, digérer eſt difficile, mais réparer eſt toujours néceſſaire. L'abſtinence ſemble s'éloigner davantage de la nature, que la voracité.

9. *Le lait eſt contraire à ceux qui ont mal à la tête ; il eſt contraire aux fébricitans, & à ceux qui ont du gonflement & des murmures dans les hypocondres, & à ceux qui ſont fort altérés ; il eſt contraire auſſi à ceux qui ont des déjections bilieuſes & qui ſont atteints de fièvres aiguës, & à ceux qui ont rendu beaucoup de ſang. Le lait convient aux perſonnes qui ſont ſingulièrement exténuées, & aux phthiſiques qui n'ont pas beaucoup de fièvre, & dans les maladies lentes & de langueur, lorſque rien d'ailleurs ne s'y oppoſe.* Hipp. v, 64.

10. Le lait que l'on a ſu dépouiller entièrement de ſes parties caſéeuſes, ſans lui faire rien perdre de ſes parties

huileuſes, ſalines & aqueuſes, eſt un excellent aliment médicamenteux. ...

11. Les oranges, citrons, & autres fruits acidules récens, ſont fort utiles dans le ſcorbut, & dans toutes eſpèces de maladies putrides. ... *Excellents.*

12. En maladie, le vin eſt un bon cordial pour ceux qui y ſont peu faits; c'eſt d'ailleurs un excellent véhicule pour quantité de médicamens divers, ſur-tout dans les maladies putrides. ..

13. Le régime deſſéchant convient dans la bouffiſſure, le relâchement des fibres; mais on n'en peut rien attendre dans l'hydropiſie aſcite. .. *quelquefois.*

14. Il ne faut pas appréhender de changer de linge aux malades, même dans la petite vérole, pourvu qu'on le faſſe avec les précautions convenables. ... *Cauté l'autres avis* ...

15. Dans le ſecond degré du délire,

il eſt ſouvent utile de ne pas tenir le malade dans l'obſcurité. . . . . . .

On diſtingue trois degrés dans le délire : au premier degré, les impreſſions réelles que le malade reçoit du dehors par le miniſtère de ſes ſens, ſont plus fortes que les vaines idées qu'il forge dans ſon imagination, dont lui-même reconnoît de temps en temps le trouble & l'erreur : au ſecond degré, les ſenſations, tant réelles qu'imaginaires, étant à peu près d'une égale force, ſe croiſent & tourmentent le malade, qui voudroit & ne ſauroit les concilier : au troiſième degré, les fauſſes imaginations prédominent tellement, que le malade ne voit & n'entend rien diſtinctement, ou qu'il rejette fort loin toute autre idée. . . . .

16. L'air de la campagne eſt plus ſain que celui de la ville, & convient

mieux ſur-tout aux aſthmatiques & aux phthiſiques. . . . vray. . . . .

17. Un remède aſſuré contre la goutte, c'eſt de travailler un peu au-delà de ſes forces, & de manger un peu moins que ſon appétit ne ſemble exiger. . . . bon.

SECTION IV.

1. Une plaie aux inteſtins grêles eſt mortelle, ſi elle eſt abandonnée à elle-même ; mais elle n'eſt pas incurable. .

2. *Dans une plaie, le ſpaſme ſurvenant eſt mortel.* Hipp. v, 2.

3. Dans les grandes plaies, le régime n'eſt pas moins important que le panſement : il faut y veiller de près, ſur-tout dans les derniers temps, où la cicatrice s'achevant, les patiens commencent à ſe flatter, & ſe relâchent entièrement. . . . . . . vray . . . . .

On peut, par l'opération de la paracenthèſe, faire couler tout à-la-fois une

quantité énorme d'eau à un hydropique, ſans aucun danger, ſi, avec un bandage convenable, on a ſoin de lui comprimer le ventre à meſure qu'il ſe vide.

5. Les os pubis s'écartent un peu dans le travail de l'accouchement, par le relâchement de la ſymphiſe; relâchement qui eſt d'autant plus facile, que la femme eſt plus jeune, & d'autant plus grand, que l'accouchement eſt plus laborieux.

6. Lorſque le paſſage eſt trop étroit pour la tête du fœtus, ſi la différence meſurée avec ſoin ne paroît pas trop conſidérable, on peut pratiquer, ſans crainte, la ſection de la ſymphiſe du pubis.

7. Lorſqu'une femme périt dans le travail de l'accouchement, il faut pratiquer auſſitôt l'opération céſarienne,

à moins qu'on n'ait des signes fort assurés de la mort de l'enfant.... ouy.

8. On applique utilement le feu pour consumer de mauvaises chairs, ou pour brûler le nerf d'une dent gâtée, & en faire cesser ainsi la douleur; ou pour crisper & fortifier des fibres qui, par foiblesse, laisseroient échapper des parties qu'elles doivent contenir. ... ouy

9. Tendez une tringle de fer rouge à un homme qui se noie, si vous n'avez pas autre chose à lui présenter; il l'empoignera fortement, & ne s'en dessaisira pas qu'il n'ait atteint le rivage....

Voilà l'image de la Chirurgie, & de ses cruels secours. ...... ouy, ouy, ouy.

SECTION V.

1. Les remèdes sont des maux moindres que les maladies. excepté bien des Chirurgiens

2. *Dans les maladies extrémes, il est important de recourir aux remèdes extrémes.* Hipp. j, 6. ... ouy....

Quand tout eſt déſeſpéré, on peut tout oſer. . . . .

3. Les médicamens ne ſont utiles qu'autant que la nature peut s'en faire l'application. . . . . vray . . . . . .

4. Il eſt des médicamens qui agiſſent dans l'eſtomac, il en eſt qui agiſſent tout le long du canal inteſtinal, & peu ou point au-delà; mais la plupart, après avoir ſubi plus ou moins d'altération dans les premières voies, portent leur action plus loin : les uns ſur tous les viſcères & toutes les humeurs généralement, les autres plus ſpécialement ſur telle ou telle humeur, tel ou tel viſcère; mais la ſcience eſt encore fort peu avancée à cet égard. . . . .

5. Les matières qu'un purgatif fait évacuer, n'ont pas toujours préexiſté telles qu'on les rend. . . . . vray . .

Les minoratifs ou encoprotiques vident les inteſtins des matières groſſières qu'ils y trouvent amaſſées : les purga-

tifs draſtiques foüillent plus avant, mettent d'autres humeurs en fonte, & expulſent, par la voie des inteſtins, quantité de matières hétérogènes....

6. *Les corps que l'on veut purger, il faut leur procurer de la fluidité.* Hipp. ij, 9.

7. Les vomitifs ſont d'une grande reſſource lorſque l'eſtomac eſt farci de mauvais levains : nul autre remède n'arrive auſſi ſûrement à ſa deſtination, & ne remplit auſſi promptement ſon objet.

Dans les affections du cerveau, les vomitifs font peut-être moins de bien encore par l'évacuation qu'ils procurent, que par la ſecouſſe qu'ils donnent à tout le ſyſtême nerveux..

8. Les émétiques cauſent ordinairement plus d'irritation que les purgatifs; mais leur irritation eſt moins durable, & un plus grand calme y ſuccède.

9. Il eſt bon de donner les vomitifs en doſes fractionnées, d'inſiſter tant

qu'ils ſont rendre des crudités ou des glaires, & de s'arrêter dès qu'ils ſont rendre de la bile pure. . . . .

10. Les vomitifs ne conviennent point aux femmes groſſes, ni aux poitrinaires, ni dans la pléthore, ni dans la néphrétique, ni dans les hernies, ni dans l'anévriſme, ny aux obstrués.

11. Les alkalis ſont les antidotes de divers poiſons animaux, & les acides ſont les antidotes de preſque tous les poiſons végétaux. Ce n'eſt point par les raiſonnemens, c'eſt par l'obſervation qu'on s'en eſt aſſuré. . . . utiz. .

12. Ceux qui demandent ſans ceſſe à leurs Médecins des remèdes pour leur purifier le ſang, répètent des mots dont ils ne comprennent guère le ſens.

13. Les narcotiques ſont d'un uſage merveilleux dans les diarrhées immodérées, dans les douleurs inſoutenables, & dans les inſomnies opiniâtres; mais leur uſage eſt toujours ſuſpect

dans les maladies aiguës : ils n'arrêtent pas les progrès, ils ne font que masquer le mal, en émoussant la sensibilité du malade. . très vray. . . .

14. L'opium, loin de tranquilliser les maniaques, semble les rendre plus furieux. . . oüy. . Dangereux pour Eux.

15. L'homme sensé ne connoît point d'autres aphrodisiaques que les dons de Cérès & de Bacchus, c'est-à-dire, la bonne nourriture & le bon vin. . oüy

16. Dans la gangrène de cause interne, le kinkina est un remède souverain, parce qu'il procure de bonnes digestions. . . . . . . oüy . oüy , oüy . —

17. L'espèce de lichen appelé *lichen pyxidatus*, plantule très-vile & très-commune, est un remède précieux dans la coqueluche. . . a éprouver. . . . . . .

18. Le vinaigre dissipe l'ivresse, et le caffé.

Le vinaigre est sudorifique. . . .

La vapeur du vinaigre semble être le remède spécifique de la rage. oüy car depuis cet ouvrage écrit le hazard m'a appris dans une comitale du frioul en italie que le vinaigre guérissoit la rage. le S[illegible] de [illegible] médecin de padoüe m'a fait plusieurs essays qui ont tou[illegible]

reussi. il en donnoit le matin une pinte, une seconde pinte, à midi une troisième au soir, et les malades étoient promptement et parfaitement guéris journal genes par Mr de fontenay du 28 mai 1791. page 473. au No 117.

19. Dans la digeſtion lente & la colique venteuſe, l'éther eſt un remède incomparable. . . à éprouver.

20. Les eſprits recteurs, & même les eſprits vineux, ont une voie plus courte que celle de la déglutition & de la digeſtion pour arriver au cerveau ; celle des nerfs olfactifs & guſtatifs. . . . . oüy.

21. L'organe de l'odorat eſt le véhicule propre de divers médicamens doués de beaucoup de parties volatiles. . . . .

22. *Une fumigation aromatique provoque les menſtrues ; elle ſeroit ſouvent utile dans d'autres cas, ſi elle ne cauſoit pas des péſanteurs de tête.* Hipp. v, 28.

23. Les expectorans font plus d'effet en vapeur qu'en boiſſon. Une vapeur humide pénètre dans les poumons plus directement qu'une liqueur quelconque.

24. Après l'inoculation, un bain ou deux à un degré de chaleur tempérée, relâchent beaucoup la peau ; c'eſt la

meilleure préparation poſſible à la petite vérole, pour la rendre diſcrète.

25. L'uſage du bain froid eſt un excellent remède pour rétablir promptement les enfans foibles, délicats & noués, & les fortifier ſingulièrement. ouy.

26. Les apophlegmatiſmes excitent un grand écoulement de ſalive. Le mercure fait rendre avec la ſalive une quantité d'humeurs qu'il a miſes en fonte. . .

27. Lorſqu'une maladie vénérienne a réſiſté à une quantité plus qu'ordinaire de mercure, on ne gagne rien à s'y obſtiner ſans fin : il faut recourir aux anti-vénériens qui ſe tirent du règne végétal, tels que la ſalſepareille, &c.

28. Les alimens & les remèdes les mieux choiſis, ſont de foibles reſſources contre les vapeurs, & autres maux émanés du célibat & de la viduité dans la fleur de l'âge. Les alimens les plus doux, les plus humectans, ne ſont

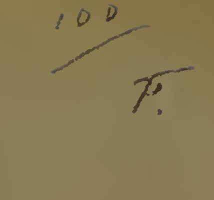
point cesser les plaintes contre les mauvaises digestions, & contre l'acrimonie réelle ou imaginaire. Les médicamens les plus efficaces & les mieux combinés, ne font qu'ajouter à l'irritation, au lieu de la guérir.

Il est pourtant deux moyens de guérison en ce cas : l'un est beaucoup de travail, & l'autre beaucoup de dissipation ; celui-ci soulage plus promptement, & celui-là guérit plus radicalement.

29. La musique est quelquefois un remède très-efficace dans les maladies du cerveau.

30. Si l'électricité est un remède approprié à la paralysie, c'est plutôt à cette espèce de vraie paralysie qui succède à la colique des Peintres, qu'à l'hémiplégie qui succède à l'apoplexie.

FIN.


100
F.





